

traire, au premier aspect, une belle cathédrale gothique paraît infiniment plus grande qu'elle ne l'est réellement. C'est qu'à la différence de l'architecture chrétienne, l'architecture païenne, établie sur les proportions humaines, se prête mal à tout ce qui les dépasse trop, est impuissante à exprimer les idées abstraites, principalement l'immensité.

Leon Ferval

(La fin au prochain numéro)

DÉBAT D'AMOUR



L'ENFANT était réveillée depuis un quart d'heure. Depuis un quart d'heure, débarrassés des couvertures, ses petons roses battaient l'air sur une mesure infinissable, conduite par sa frêle voix de pinson joyeux et scandée par des petits cris ravissants, si gais et si frais dans le matin brumeux de janvier que l'on se fût cru en plein avril. L'atmosphère tiède de la chambre permettait qu'elle prit ses ébats sans danger. Le papa et la maman, l'œil ouvert mais à moitié endormis savouraient son gazouillement. C'était le concert matinal de la fleur et de l'oiseau, de la fleur-oiseau qui chante et enchante. Musique primitive et gymnastique élémentaire, mais dont raffolaient ceux qui ont des bébés !

La maman.—C'est à cette heure-ci du jour que je l'aime d'avantage. Comme elle est belle avec ses joues rougies par le sommeil, ses petits poings fermés qui frottent ses paupières encore alanguies ! Et ses grands yeux d'un bleu si limpide, comme ils sont beaux et fins !

Le papa.—Moi aussi, je l'aime bien en ce moment, mais c'est tantôt que je l'aimerai bien plus fort, quand elle voudra grimper dans notre lit, quand elle se roulera sur nous en nous meurtrissant, puis nous embrassera, me tirera la barbe...

La maman.—Je me rappelle comme tu la dévorais de baisers le jour où je lui mis des bas pour la première fois.

Le papa.—Je me souviens des larmes que tu versas alors quand je parlai de lui mettre les bas de son petit frère qui est parti.

La maman.—N'attristons pas ce délicieux réveil par un souvenir poignant. Regarde-la plutôt jouer dans son berceau, entends-la gazouiller comme l'alouette. Dis, n'est-ce pas le bonheur ?

Le papa.—Oui, sans doute. Mais ne te remets-tu pas ta première usure ? Tu te souviens, elle avait usé la manche de sa jaquette de carrisé blanc : son coude, son coude à fossette, passait au travers. Si nous l'avons becqué des lèvres et du cœur ce petit morceau de bras blanc et ferme que la déchirure nous montrait ! Tu y serais encore, si je ne t'y avais ôtée.

La maman.—Ce n'est pas moi qui ai fait le plus de folies. Quand elle a dit papa pour la première fois, avant d'avoir dit maman, avoue, ne l'as-tu pas presque étouffée dans tes bras ?

Le papa.—Soit, mais toi-même, jalouse, confesse que tu as cherché toute la journée à lui faire dire maman, mais elle n'a pas voulu. C'est qu'elle m'aimait mieux que toi.

La maman.—Les pères, ça n'aime pas comme nous. Leur affection est plus bruyante, mais

pas aussi profonde. Et les enfants le sentent, on dirait. Tu vas voir. Viens becquer maman, ma Tanouchette.

Le papa.—Viens voir papa, ma belle fille.

La maman.—Si elle va à toi, c'est qu'elle s'attend à sautiller.

Le papa.—Si elle va à toi, c'est qu'elle a soif.

La maman.—Non, non, c'est parce qu'elle m'aime plus que toi. Nous allons voir !

Le papa et la maman avaient tous deux raison.

L'enfant, mise dans le lit, allait de l'un à l'autre, les embrassant alternativement.

N'est-ce pas qu'il est délicieux de sentir le toucher de cette peau fine et douce de l'enfant sur nos visages rugueux d'hommes barbus et vieillissant ?

La maman.—Elle tire ta moustache, c'est bien fait !

Le papa.—Elle va te tirer les cheveux, ce sera mieux.

La maman.—Aïe ! aïe ! tu me fais bobo, méchante.

Le papa.—Ce n'est pas à moi qu'elle arracherait les cheveux.

La maman.—Beau dommage ! tu les as trop courts ; elle n'a pas de prise. J'y pense, tu ne lui as jamais payé sa première crique.

Le papa.—Non-da ? et le carrosse que je lui ai donné ?

La maman.—C'était pour l'été, mais elle n'a pas de voiture d'hiver.

Le papa.—Demande donc des patins pour elle pendant que tu y es, ou bien un corset, une crinoline, des boucles d'oreilles, une tournure, un chignon. Elle sera grande assez vite.

L'enfant gazouillait, riait, sautait.

Heures suaves, si tôt envolée !

La maman.—Elle m'a causé bien du plaisir quand elle a fait ses premiers pas.

Le papa.—Et à moi bien de la peine quand elle est tombée sur son nez.

La maman.—C'était ta faute, tu t'éloignais d'elle à mesure qu'elle marchait, cette pauvre petite.

Le papa.—A-t-elle l'air fine quand elle se trémousse sur son séant et accorde sur tous les bruits qu'elle entend, bruit du poêle dont on secoue les cendres, de l'horloge qui sonne les heures, de mon rasoir que je frappe dans la paume de ma main, du serin qui chante, de sa sœur qui monte l'escalier à quatre, de l'eau qui tombe dans l'évier ? Ce sera une fameuse musicienne, tu verras.

La maman.—Tu n'aimes pas comme moi entendre son ramage pendant des heures ; on s'aperçoit bien que cela comprend et que cela veut s'exprimer ; elle est de ton opinion en matière de langue, elle fait les mots qui lui plaisent, elle en crée à bouche que veux-tu.

Le papa.—Elle apprendra bien assez tôt les mots de tout le monde, la langue d'un chacun. Mon grand plaisir est de la promener dans mes bras, quand elle encerce mon cou des siens et qu'elle colle sa joue sur la mienne. Quel babil alors ! Comme elle me réplique dans un hébreu que je devine ! Et quand je rentre du bureau, ses battements de mains, son rire perlé, ses chers appels, la hâte qu'elle manifeste de se faire prendre, les caresses de sa main fraîche sur mon front souvent brûlant, tout cela, ma femme, c'est de l'or en barres.

La maman.—Tu ne l'aimes jamais toujours pas autant que moi.

Le papa.—Je dis que si. Plus même.

La maman.—Voyons la un peu. Est-ce toi, gros ronfleur, qui passes tes nuits blanches à bercer, à chanter pour la rendormir, souvent à la promener ? Tu dors comme un loir toute la nuit belle et longue. Où sont tes fatigues ?

Le papa.—Pour ce qui est de chanter, je m'époumonne tous les soirs à l'endormir. Ce

n'est pas toi qui réussirais en trois chansons. Aussi, c'est que j'ai découvert le soporifique, pas toi. Quand j'ai fini de chanter *Gastibelza, l'homme à la carabine*, il y a disposition évidente au sommeil ; *Madeleine* continue l'œuvre d'assoupissement, et je couronne le tout par un *La mer m'attend* qui endormirait toute la Bretagne. Est-ce toi qui aurais pu combiner ça ?

La maman.—Ta, ta, ta ! Tu l'aimes seulement à tel moment, moi je l'aime toujours.

Le papa.—Et toi, tu ne l'aimes qu'ici et là, moi je l'aime partout. Embrasse-moi. Julie, venez chercher la petite. Z.

L'HYGIÈNE POUR TOUS

UNE CONFÉRENCE DE L'ABBÉ KNEIPP

Depuis quelque dizaines d'années l'huile de foie de morue est administrée en grandes quantités aux enfants faibles, bien qu'on n'en obtienne pas les résultats sanitaires qu'on lui attribue. Là où elle fait particulièrement ses effets, c'est en ce qui regarde la conservation des chaussures de cuir. Mais l'huile d'olive, voilà ce qui est un remède excellent dans beaucoup de maladies, spécialement :

Les engorgements.
L'inflammation de la gorge et l'enrouement.
La faiblesse d'estomac.
Les abcès dans l'estomac.
La fièvre.
La diphtérie.

Dans les engorgements des organes respiratoires et les maux de gorge, il suffit de prendre chaque jour dix à douze gouttes sur un morceau de sucre. On peut également, lorsqu'il s'agit de cette dernière affection, étendre l'huile d'olive à l'intérieur de la gorge au moyen d'un pinceau, et si l'inflammation n'est pas trop profonde, au moyen du doigt. De plus grandes quantités sont exigées pour les tumeurs d'estomac ; il faut dans ce cas absorber journellement jusqu'à trois fois trente gouttes. Pour combattre la chaleur de la fièvre, il suffit de prendre le matin et l'après-midi la contenance d'une cuiller à café. Cette huile rend aussi de grands services dans la diphtérie dont elle dissout les glaives. Une cuiller à café par jour suffit ici.

Il faut la recommander aux jeunes gens faibles et d'une mauvaise poitrine. Mais ceux-ci ne la prendront pas à l'intérieur ; ils s'en frictionneront la poitrine. Deux ou trois frictions par semaine suffisent. Ce remède est également utile aux personnes obligées de parler longtemps—professeurs, prêtres—et par suite exposées à des affections de poitrine.

Les personnes nerveuses emploieront également avec succès l'huile d'olive, mais en faisant les frictions au dos.

L'huile de lin opère les mêmes effets que l'huile d'olive, mais bien peu de gens la supportent à cause de son mauvais goût. Comme moyen externe dans les brûlures elle s'est toujours montrée excellente et pour guérir et pour adoucir les souffrances.

Je dirai enfin que rien ne surpasse l'huile d'olive pour expulser sans douleur les calculs biliaires.

SÉBASTIEN KNEIPP.

Sur la plage, au murmure des flots, voulez-vous, Mesdemoiselles, passer des heures agréables ? Oui ! eh bien, achetez le *Grand horizon des demoiselles*, dû à la plume de Mlle Nitouche, l'auteur populaire de l'*Ami des salons*. C'est le plus grand ennemi de l'ennui. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.